

Manifeste de l'indéfini

Par Jean Yves BOULAY

à l'attention de tous les terriens, d'ici et d'ailleurs

33, rue principale

37190 Saché – France

boulayjeanyves@neuf.fr

www.facebook.com/creatylux

07 61 28 25 57 – 02 47 73 24 92

Manifeste de « l'indéfini » – JYB

En grammaire, il y a bien une délimitation entre le « défini » et « l'indéfini », pronoms, articles ou adjectifs. Le distinguo est parfaitement établi, semble-t-il. Dans les formes de l'indéfini, c'est l'absence de frontière, de limite, de perspective assurées qui permet de construire la fluctuation d'une idée, ou l'imprécision des choses.

Par essence, tout objet produit est parfaitement défini dans ses contours, sa fonction et ses caractéristiques. Il en va de même pour une œuvre d'art, pourtant sans utilité domestique. Mais, pourquoi toute œuvre doit-elle avoir un sens, un format, une impression, une démarche, une limite, une immobilité ou une répétition mobile ? Pourquoi est-ce à l'artiste seul, même sous commande, de décider de la finalité « *définitive* » de son travail ? Ce n'est pourtant pas tant pour lui qu'il produit.

De l'art, de l'industrie, de l'artisanat, de l'agriculture, du religieux, de la finance, de la politique, du service, de l'instruction, toute femme et tout homme doivent par ces biais, produire quelque chose selon toute vraisemblance, défini par des objectifs et une finalité (généralement). L'art est, si l'on en croit mon petit Larousse : 1. *Aptitude, habilité à faire quelque chose, avoir l'art de plaire, d'émouvoir....* Bref, au final, il est bien question de transaction sous une forme ou une autre, pour convenir d'un besoin ou d'une envie de tout un chacun.

Tout œuvre voulue par l'égo artistique est de fait définitive, même si parfois elle reste évolutive, soit par la volonté de l'artiste lui-même ou par le temps, à moins d'une déprédation ou d'une récupération irréversible. Il en va de même pour un poème, dont les mots sont à jamais inscrits, et jusqu'à la disparition de ces derniers. Bien sûr, il faut aussi considérer la perception qui peut très souvent être différente d'une personne à l'autre, ce qui permet dans une certaine mesure, d'en avoir une perception diverse et variée, quelquefois. Mais j'aimerais aller plus loin.

Au bout de chaque chose produite, il y a forcément un être humain directement concerné. Parfois, on est en droit de se demander si tous en ont conscience.

En tant qu'artiste plasticien et designer, c'est cette personne qui m'intéresse le plus. Car, non seulement elle fera vivre mon ouvrage dans son environnement, mais surtout, c'est son regard, son approbation qui vont me définir comme artiste.

A l'instar du politique qui remet son mandat en jeu à chaque nouvelle élection, l'artiste remet son titre « d'artiste » en jeu à chaque nouvelle création, à chaque remise en question de sa démarche. On ne peut, à mon sens, concevoir l'auto-proclamation ou l'examen final, comme apte à définir une personne : « Artiste ». La seule condition pour être artiste, c'est de passer d'abord par le regard de l'autre pour toucher son esprit.

L'autre, cet individu inconnu à l'instant, il m'intéresse, il m'interpelle, sa différence me fascine. Pour lui, pour elle, j'aimerais partager une part de ma créativité, échanger sur sa vision de l'œuvre, pour que nous explorions ensemble nos perceptions, nos émotions, nos impressions.

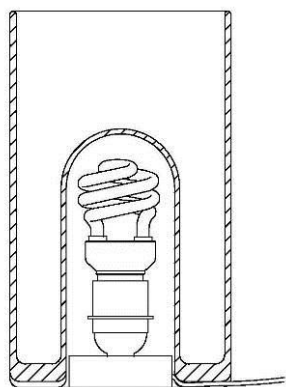
Il est bien évident, que tout objet d'art est assurément livré fini. Fini au sens premier d'achèvement de l'ouvrage. Il reste pourtant une porte ouverte à l'appropriation dudit objet, qui permet un certain changement, sans perte de son intégrité artistique. L'œuvre « indéfinitive » n'est finie que temporairement, lorsqu'elle est mise en scène.

Le postulat est assez simple en soi. Il s'appuie sur quatre points particuliers :

- l'abstraction,
- le surréalisme,
- les lois de la physique élémentaire,
- la volonté d'ouvrir un champ de possibilités dans un domaine restreint.

Voici, comment arriva le premier de ces objets, l'objet design ouvert à la création personnelle. Après avoir cherché durant des années une lampe de chevet correspondant à des besoins simples mais multiples, j'en suis arrivé à la concevoir. Il fallait que la lumière ne soit pas directe, mais permette la lecture, à la fois douce, diffuse et suffisante. C'est donc à partir d'un vase percé à la base pour passer le cordon électrique, qu'il devenait simple d'imaginer toute sorte de verroterie, habillage de lumière de notre intimité. Pourtant, bien que très satisfait de ma démarche et du résultat, je me demandais quel crétin proposerait de distribuer des vases percés ?

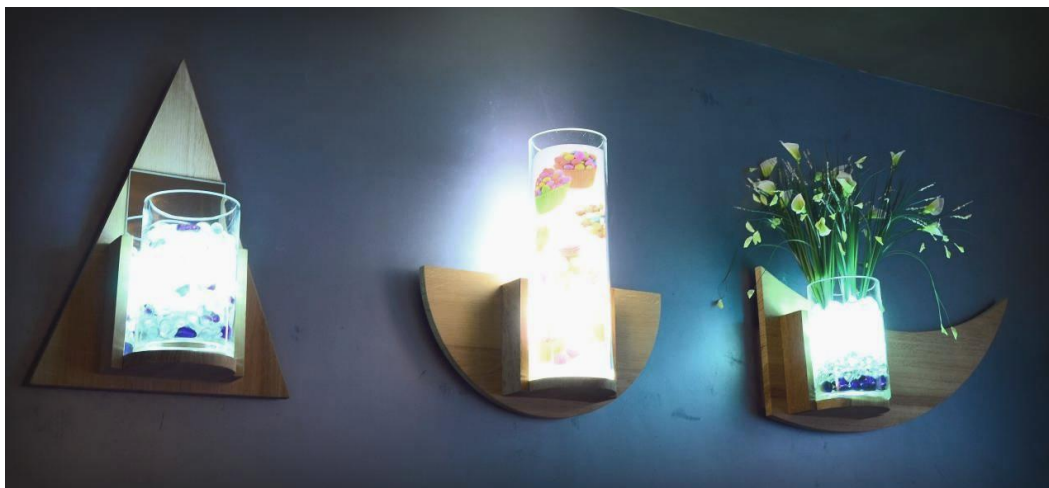
Après plusieurs mois de réflexion, convaincu d'avoir là une idée nouvelle et peu commune, il fallait trouver la solution, une simplification de sa mise en œuvre par autrui. Ainsi, le 12 mai 2012, l'idée si évidente vint à moi sur un bout de brouillon, et un an et demi après le projet devint créaty-vase, brevet et réalité, présenté au public et à la vente. Durant le dépôt de brevet, lors de la phase contradictoire, je fus très étonné de ne pas trouver de solution équivalente de simplicité.



Le vase est un réceptacle commun. Chacun, peut y mettre ce qui lui chante, créer sans le détériorer les envies du moment, vider et recommencer. Si vous posez ensuite votre vase sur une ampoule, vous disposerez d'un luminaire très personnel. L'exploration de l'objet devient un enjeu qui n'est plus du simple ressort de son designer, « l'autre » en devient le créateur.

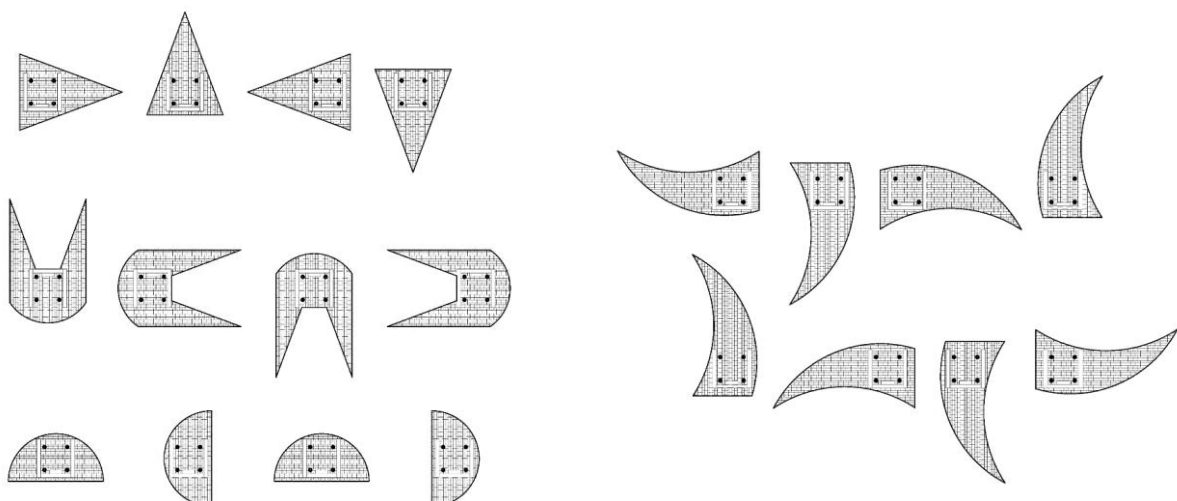
« Cette part de l'autre » se conçoit à l'origine de la démarche créatrice, en excluant son propre nombril, et en incluant l'appropriation par toutes autres personnes aux profils indéfinis.

Peut-être un simple coup de chance, un hasard de la mécanique simplifiée, c'est à ce moment que j'en explore toutes les facettes. Il devient évident que ce « créaty-vase » peut se décliner aisément en applique murale, en lustre, en pied de lampe.



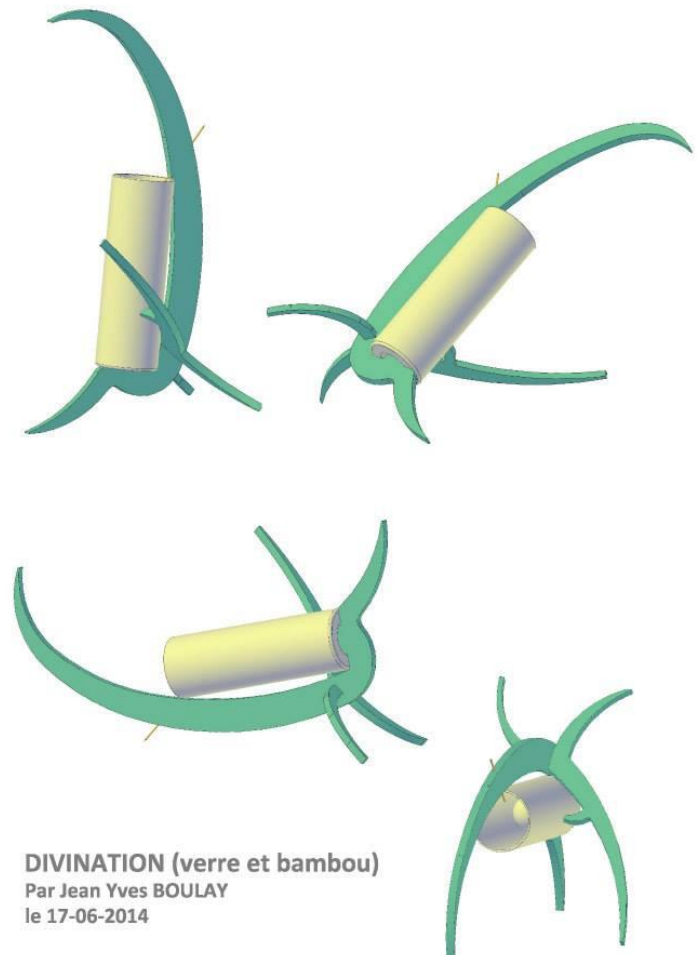


Sur ces premières appliques, j’imagine la possibilité de choisir un sens de pose. Ainsi commence dans des formes simples, le début de définition d’une approche plus globale. Ce n’est pas du polymorphisme. Les formes ne changent pas, mais le choix de l’orientation en offre une perception, une impression différentes.



Entre le design et l’art, l’art plastique plus particulièrement, la frontière est poreuse. Il est bien d’aller de l’un à l’autre et inversement. Voilà deux facettes d’une même pièce. Il faut concevoir l’imbrication des deux aspects dans une même démarche de recherche, mais avec des enjeux certes très différents.

À mon sens, l'art plastique est une passerelle entre l'humain et la matière, et le design une solution. Ainsi, découvrir la matière, l'environnement, les interactions sous toutes les possibilités qui nous semblent étonnantes ou intéressantes, ouvre un espace de contact et de conscience avec la matière.



DIVINATION (verre et bambou)
Par Jean Yves BOULAY
le 17-06-2014

Et, de façon presque inverse à partir d'une problématique ou d'un besoin particulier, on va rechercher la ou les matières à même de générer une solution, ainsi que les formes, les proportions en accord avec les lois de la physique. L'imagination, l'inventivité, l'expérimentation, le calcul, la recherche constante d'innovation, viendront à un moment donné s'insérer dans nos existences. L'humanité dans son ensemble est généralement en attente de choses nouvelles et pertinentes. L'art sous toutes ses formes raconte, questionne, devine ce rapport des choses avec l'humain et le monde.

L'HOMME EXTRA-TERRESTRE.

Je fais le pari fou que d'ici une cinquantaine d'années, la moitié de l'humanité aura voyagé, travaillé, vécu un temps, ou même sera née dans l'espace en orbite autour de la terre, et peut-être même plus loin. Ce sera alors l'émergence d'une nouvelle civilisation.

Aujourd'hui, nous allons sans conteste vers une population qui comptera 10 milliards d'âmes. Dans un contexte où les ressources fossiles et minières sont au maximum de ce que notre petite boule bleue peut offrir, où le désert rogne de plus en plus sur les terres fertiles, où des industries sont toujours plus assoiffées d'une eau qui manque déjà à la survie de beaucoup d'êtres vivants, il ne restera bientôt plus que les deux pôles à vider de leurs ressources. Quel en sera le prix au final ?

J'ai l'absolue certitude que l'avenir de l'Homme sera extra-terrestre ou ne sera pas.

Cette année, les hommes auront envoyé dans l'espace plus de 400 tonnes de matériel. À présent dans la course à l'espace, la part commerciale et scientifique est plus importante que la part militaire, toutes nations confondues. Surtout, de plus en plus de nations, ou pour être plus exact, de plus en plus d'entreprises internationales entrent dans la course, directement ou indirectement. Et enfin, à ce jour on commence à proposer de simples voyages touristiques en orbite basse. Même si le frisson du voyage spatial n'est pas à la portée de tous, il est à parier que ce marché deviendra comme tous les autres, concurrentiel.

Pour bien saisir les enjeux et l'impact que cela aura sur l'avenir de l'humanité, il faut en premier lieu regarder vers la lune et ses immenses réserves, comme par exemple : l'hélium 3. Vous avez dit hélium 3, ... ?

Oui, commençons par une petite vulgarisation concernant cet isotope de l'hélium : il serait pour l'essentiel, issu des premiers instants de la création de l'univers (Nucléosynthèse primordiale). Présent dans les couches externes du soleil, l'hélium 3 est transporté par les vents solaires à travers l'espace de notre système solaire. Le champ magnétique de notre terre empêche l'hélium 3 de se déposer sur terre, contrairement à la lune qui en est dépourvue. Ainsi, depuis 4 milliards d'années, les vents solaires ont déposé sur la lune une quantité gigantesque d'hélium 3, emprisonnée dans le sol jusqu'à 1 mètre de profondeur.

L'hélium 3 serait parfait pour fournir une énergie basée sur la fusion nucléaire. Il semblerait de prime abord que cette énergie soit propre, sans déchets ni risque radioactif. Énergie miraculeuse ; je ne saurais le dire avec certitude. Car nous sommes encore loin d'en avoir la maîtrise. Mais, les estimations en équivalent de cette ressource énergétique, notamment venant de la sonde chinoise Chang'E 1⁽¹⁾ en 2009, seraient de 20 à 100 fois des ressources fossiles et minières de l'uranium disponible sur terre avant l'ère industrielle. La lune, c'est loin direz-vous. Pourtant, selon Harrison Schmitt⁽²⁾ en 2005, à terme, l'exploitation de cette énergie serait environ 7 fois moins coûteuse qu'une énergie fossile sur terre. L'hélium 3 n'est pas la seule ressource de la lune. En effet, on y trouve du fer, du titane, du nickel etc, mais aussi des terres rares, délicates à exploiter et particulièrement polluantes sur terre. Bref, les ressources minières de la lune semblent pléthoriques. De plus, on sait qu'il y a de l'eau sur la lune, suffisamment pour imaginer une implantation en vue d'une exploration plus lointaine encore.

(1) Sonde chinoise d'exploration lunaire lancée le 24 octobre 2007. Le programme chinois poursuit avec succès. Le lancement de Chang'e 5 est prévu pour 2019.

(2) Astronaute américain et géologue de la mission Apollo 17.

Entre les longs voyages spatiaux, l'organisation de la vie et de l'industrie en orbite autour de la terre et sur la lune, un nouveau mode de vie se profile pour l'homo sapiens, en marche vers l'Homme extra-terrestre, ou l'homo E-T pour faire plus court.

Quelles seront les différences fondamentales du mode vie entre l'homo sapiens de ce début de XXI^e siècle, avec celui de l'homo E-T à venir ?

Sans en avoir conscience, chaque jour et à chaque minute, nous sommes tous et toutes, dans toutes nos activités, conditionnés par la gravité et la ligne d'horizon de la terre. Dès le lever, on doit lutter contre la gravité terrestre pour se dresser à la verticale. Puis, on ouvre la fenêtre et notre regard sur un paysage où la ligne d'horizon parallèle à l'axe de nos orbites oculaires, sépare le ciel en haut et la terre en bas. Tout, de notre morphologie, de la mécanique de notre corps, de notre conception de l'espace est conditionné par la gravité et la ligne d'horizon, par la verticalité et l'horizontalité.

Aujourd'hui, ils sont quelques dizaines d'élus à avoir séjourné ou à séjourner dans l'espace et seulement douze à avoir mis le pied sur la lune. Mais déjà, ils ont été les expérimentateurs de nouveaux gestes du quotidien. Boire, manger, se laver, faire ses besoins, dormir sont les gestes de base du quotidien indispensables à notre survie. Pourtant, chacun de ces gestes doit être réappris et accompli avec des équipements et des outils spécifiques inventés. Des tâches pourtant si simples sur terre, peuvent devenir laborieuses, parfois même périlleuses dans l'espace. Demain ils seront des centaines puis des milliers et des millions c'est certain, des milliards peut-être. Il faut le croire et l'espérer.

Vivre, travailler, dormir, baiser, danser, faire la fête et même croire, ne sera pas si différent que sur terre, mais rien, absolument rien ne sera pareil sans la ligne d'horizon liée à la gravité terrestre, égale à $g : 9,81 \text{ m.s}^{-2}$. Un autre aspect de la mutation de l'homo sapiens vers l'homo E-T qui à mon sens est aussi primordial c'est « l'espace » comme vecteur de convergence multinationale, multiculturelle, multi-culturelle et multi-ethnique. L'immensité de l'espace sera à ce moment un goulot étroit, où tous les peuples devront coexister dans une certaine promiscuité.

J'imagine ces grandes stations spatiales, pour la recherche, pour la transformation des ressources lunaires, ces industries high-tech et pharmaceutiques en gravité zéro en orbite autour de la terre, à destination des autres, des terriens. Tous ces hommes et ces femmes devront aussi manger. Peut-être auront-ils besoin d'une agriculture dans l'espace, au plus près de leurs besoins, sans dépendre du nombre, des ressources de la terre.

Je crois surtout, qu'il y aura un grand changement de notre rapport à dieu et surtout aux religions. En effet, je pense que nous prendrons beaucoup plus conscience de notre place dans l'univers et de la dimension de l'univers. Alors, il se pourrait que tous les livres saints et les anges prennent un peu de plomb dans les ailes. Là-haut, serons-nous enfin débarrassés des dogmes et de leurs carcans, pour croire en dieu (ou non), tout simplement et plus librement.

Quelles sera l'expression de ce mode vie, de pensée, de croyance en mutation vers l'Homo E-T ?

Tout comme tous ces hommes et ces femmes, qui à travers l'histoire comme à la Préhistoire, ont convergé vers de nouvelles terres promises, ont fondé de nouvelles cités, de nouvelles cultures, de nouvelles nations et enfin, de nouvelles civilisations, l'ancien terrien devra inventer une nouvelle vie dans un univers toujours extrêmement hostile pour les premiers. Des luttes, pour s'affranchir des

règles et de la tutelle de l'ancien monde, il y en aura à terme c'est certain. À ce propos, je pense bien évidemment à la naissance des nations d'Amérique.

L'espace sera le sixième continent du monde. Quelle couleur pour l'anneau Olympique ?

Notre corps d'homo sapiens n'est pas fait pour vivre dans l'espace ni sur des astres à très faible gravité. Durant les longues missions spatiales, les hommes et les femmes doivent avoir des activités sportives régulières. Il faut croire, que plus encore que sur terre, le sport sera réellement vital, au même titre peut-être qu'une respiration. Imaginez à présent, comment jouer au football, ou au basket sans terrain aplati par l'horizon et sans la colle gravitaire. Une communauté d'hommes et de femmes aura besoin d'inventer ces nouveaux terrains d'affrontement convivial et ludique. Je ne doute pas que le « Space-ball » sera un spectacle des plus impressionnants, un sport extrêmement physique qui demandera de nouvelles aptitudes.

Et la danse, comment une ballerine du Bolchoï fera-t-elle pour danser le lac des cygnes ? Je suis curieux de voir quelles nouvelles expressions corporelles elle inventera pour sa chorégraphie.

Quelles seront les nouvelles danses à la mode dans cet univers artistique naissant ?

L'art sous toutes ses formes sera fortement influencé. Est-ce qu'un chef-d'œuvre du Caravage, de Raphaël ou de Picasso, aura un sens dans l'espace, ou même aura-il sa place ? Tout simplement, est-ce qu'une toile au format rectangulaire, ou le cheval des Forza aura un sens dans un mode sans réellement de sens ? Il faudra pour cela, retrouver une certaine gravité et un horizon. À moins que l'art ne soit en mesure de devenir une nouvelle ligne d'horizon, celle qui rassurera l'ancien terrien.

De toute façon, l'homo E-T générera « son art » avec ce qu'il trouvera et expérimentera dans son nouvel environnement. Bien sûr, il aura des bases solides venues des millénaires de la terre. Mais, que ce soit l'écrivain, le plasticien, le designer, le cuisinier, le graphiste, le cinéaste, le danseur, le musicien, ou le poète, tous devront trouver les clefs qui donneront une âme vivante à cette nouvelle civilisation. Le travail de l'artiste sera primordial pour aider l'Homme à transformer cet environnement hostile, en monde accueillant où il fera bon vivre ensemble et prospérer, un chez soi.

Il est vraisemblable de croire, qu'au fil du temps et des générations, l'Homo E-T s'éloignera de plus en plus de la terre et de ses considérations. Il aura son Histoire à écrire, une grande odyssée à vivre.

Bien sûr, il y aura des retours sur terre. Et, il y a fort à parier que cela va avoir une influence non négligeable, sur la science tout d'abord, l'économie, la politique internationale, mais aussi ensuite sur les cultures et les religions enfin.

Si le besoin de ressources nous pousse enfin à entreprendre ce voyage migratoire, la technologie nous le permettra. Si les volontés politiques sont les principaux moteurs indispensables aux grands programmes spatiaux, seule une économie forte semble pouvoir le supporter. Si le courage, l'intelligence et la force de caractère seront indispensables pour prendre part à l'aventure, le sport nous permettra de tenir la distance. Si le rêve d'Icare nous fait lever les yeux au ciel, c'est l'art qui donnera une identité à cette aventure, et l'amour un sens à nos vies.

TERRE à TERRE et la TÊTE EN L'AIR

A ce moment du récit, un point est à faire. Oui, une évidence invisible est à faire apparaître pour comprendre la suite. Une grande loi régit notre quotidien, inhérente à l'attraction terrestre : verticalité/horizontalité.

L'art, l'architecture, la vie de façon générale, sont régis par cette règle. On n'y prête plus attention, si jamais on y a prêté attention d'ailleurs. Pourtant, il suffit de se tenir devant un tableau ou une porte, une fenêtre ou un téléviseur, un immeuble ou un poteau, ou sur une plage, le regard perdu à l'horizon. L'horizontale et la verticale sont omniprésentes partout et tout le temps, et l'angle droit leur union. C'est, il me semble pourtant, un concept uniquement humain. En effet, si vous recherchez dans la nature une verticale ou une horizontale aussi parfaite, vous allez chercher longtemps. Bien sûr, les arbres poussent à la verticale, mais jamais d'une ligne parfaitement verticale. Les troncs sont coniques, penchent sous l'influence du vent ou de l'environnement. La ligne d'horizon elle-même, est une courbe, puisque la terre est ronde. Non, décidément je doute à moins d'un heureux hasard, que l'on trouve un rectangle parfait à l'état le plus naturel, hors des structures atomiques. C'est le sens de la démarche d'Antoni Gaudí.

Ainsi, avant même le souhait d'être artiste, sans m'en rendre compte, je me suis lassé du « format ». Le « format » rectangulaire ou parfois carré est une sorte d'aberration créée par l'humain. C'est là-dedans qu'il a pris l'habitude à exprimer à peu près tout, texte, image, film. Quand les danseurs eux, peuvent se mouvoir et s'émouvoir dans tout l'espace, tels des oiseaux handicapés, quand le street-art s'approprie avec toute la liberté possible, les espaces urbains les plus improbables, le « format » ne doit pas être une limite de créativité. Mais j'ai bien conscience qu'il doit avoir quelque chose de rassurant et de conservatoire⁽¹⁾. Très bien, soit, mais l'art abstrait n'en a pas besoin pour autant. Les rêves vivent dans un espace totalement indéterminé, hors de toute notion de limite ou de cadre, fait d'histoires, de sensations, d'émotions et d'indéfinitions. Le jour suivant une nuit de sommeil agité, il nous est souvent impossible de raconter tout ou partie de nos rêves, il ne reste que le souvenir d'impressions.

Le « format » dans son fond le plus épuré, monochrome, devient de facto une forme abstraite (voir la feuille blanche et voir les peintres monochromes, Pierre Soulage, Yves Klein, Kasimir Malevitch, ...).

Ne pourrait-on pas choisir une autre forme ou d'autres formes, avec des courbes, des segments de droites, des angles quelconques ou non, et faire abstraction, ignorer l'angle droit, se choisir une forme pour nouveau format, pour plan originel sans orientation établie ?

Expérimentons sans a priori. C'est en ce sens que j'ai réalisé une petite série de tableaux laissant la possibilité à n'importe qui de les remettre en question, et de jouer avec toutes les formes qui composent chacun d'eux.

K-EXPERIENCE fait référence au travail de Kandinsky, mais en mettant de côté toute notion de couleur. Je ne sais toujours pas s'il y des couleurs dans mes rêves et les aveugles n'en perçoivent rien du bout des doigts.

Non seulement, le tableau peut être orienté en tous sens, mais chaque élément qui le compose est mobile et s'accroche comme on veut. L'œuvre se compose et se recompose pour devenir une expérience ludique et partagée.

(1) Conservatoire : il nous est familier de conserver et de transmettre les informations, via un format rectangulaire, papier, livre, tableau ou écran. La production de cette forme de support est la plus facile à produire et à conserver dans une optimisation de l'espace.



K-expérience N°1 – Juillet 2014



K-expérience N°3 – Juillet 2014



K-expérience N°2 – Juillet 2014

Le fond des tableaux est une moquette polyuréthane collée sur un simple médium de 3 mm renforcé. Les éléments de composition sont en bambou lamellé-collé avec une bande de velcro à l'arrière.

UNE OEUVRE, UN TITRE, UN NOM ?

A en croire la convention établie des choses, toute chose a un nom, et on voit des titres ou des noms improbables aux travaux des artistes. Deux tendances s'opposent dans l'abstrait. Tout d'abord, il y a les titres d'œuvre pour ce que l'œuvre est censée évoquer ou représenter, voire les questionnements sur l'enjeu de l'œuvre ou de sa place. Enfin, l'audace de l'abstraction pousse les artistes à définir une œuvre pour ce qu'elle est, au plus simple de sa description d'un apparent manque d'audace ou d'imagination de son créateur : carré blanc sur blanc, Peinture 14, mobile, toile chaise... C'est pourtant une porte librement ouverte à la réaction et à la sensibilité du spectateur, libre qu'il est ainsi d'appréhender l'œuvre, sans imposer un carcan, une direction, une obligation de suivre l'artiste en son délire.

"Bonjour, je m'appelle Kevin" ; "Bonjour, Je m'appelle Jean-Charles" : c'est peut-être la même personne dans deux costumes différents. Le nom donné influence la perception première, le premier rapport que l'on aura avec la personne ou l'objet. Le plus important dans ce comportement à nommer toutes choses et toutes personnes, consiste en la transmission de l'idée la plus définie possible d'un individu à l'autre. On peut bien parfois, par snobisme ou par espoir d'augmenter les limites du défini, choisir un nom dans une autre langue, mais personne n'est dupe au final.

Le nom d'une œuvre doit-elle être du seul fait de son géniteur ?

Pourquoi ne pas mettre un poème sans titre, en titre de l'œuvre ?

En ce temps où toute chose commerciale se réduit à un code barre ou flash, se peut-il que bientôt, il en soit de même pour titre d'une œuvre ?

Une œuvre sans titre, c'est peut-être la façon la plus audacieuse de laisser à toute autre personne la possibilité de la pénétrer, à moins que ce ne soit une aberration, une aliénation de l'artiste ou un refus d'en assumer la paternité ?

Et même, il est possible d'inventer un nouveau mot, un nouveau nom, des lettres mélangées au hasard pour une œuvre originale et nouvelle, non ?

C'est sans obligation de répondre à ces questions. Ce n'est vraiment pas très important, à moins d'une volonté de vendre un titre ou un nom, plutôt que l'objet lui-même.

L'artiste, géniteur d'une création originale, a toute liberté de présenter son travail, par le biais d'un résumé de son œuvre, d'un poème, d'un titre, d'un code, ou rien, ou toute autre chose. Mais, il est plus évident dans l'usage du langage, de résumer toute chose en le moins de mots et de consonnes possibles.

Ainsi baptisés, l'œuvre, la chose, l'objet, l'histoire, entrent dans une réalité, une existence établie, dans le giron de notre esprit, dans une définition presque universelle.

Un nom, c'est une ancre jetée à la réalité, une amarre sûre pour l'esprit. Pourtant, si l'on pouvait nommer les choses d'une façon plus fluctuante, pour forcer l'esprit à plus de conquête dans le rêve et l'introspection, le mieux serait de ne pas les nommer, tant que le voyage dans les limites de l'objet n'est pas fini, et qu'il n'en finisse pas. Ainsi, à défaut le nom est un emprunt ou un minimum.



Série odyssee « Athéna » – 2015
Face A



face B



Série odyssee « le jugement de Zeus » – 2015

Face A sur pied



face B au mur

En 2015, sur le thème de l'Odyssée, j'ai tenté l'expérience d'une série de tableaux/sculptures. Ainsi inspiré par l'œuvre d'Homère, j'ai nommé chacune des douze pièces en référence. Mais pour ce faire, j'ai voulu exploiter les deux faces d'un objet plan (tableau), offrant d'une face à l'autre une variation, ainsi que la possibilité d'orientations verticales ou horizontales, et enfin, d'un accrochage mural ou sur pied (sculpture ou tableau ?)

Cette série Odyssée, réalisée en bambou lamellé-collé, a servi d'expérience sur l'influence qu'un nom ou un titre, peut avoir sur un sujet donné. J'ai choisi le voyage d'Ulysse, un sujet qui raconte une histoire particulière. Avec ce travail de recherche j'ai voulu permettre néanmoins, une interprétation ou une appropriation différente de l'objet, par un choix d'exposition multiple et varié.

Le titre de chaque pièce est finalement un prétexte, une tentative honteuse d'aiguiller le spectateur vers une décision de l'artiste, et de lui seul, d'un postulat quelque peu égocentré. C'est sans sous-entendu péjoratif, ni jugement particulier, seulement un fait que je tente d'établir.

Il est vrai que partant de ce constat, je ne connais pas vraiment d'œuvre d'artiste qui puisse moduler son aspect, son impression première, son expression, suivant le choix de la manipulation de celui qui la regarde et la découvre dans un champ de possibilités et sans changement, ni modification, ni altération de l'œuvre (hors éventuellement des œuvres numériques).

Afin de m'assurer pour contrainte de ne surtout pas orienter mon travail vers une figuration quelconque, J'ai travaillé pour les onze premières pièces avec exclusivement des chutes conservées de travaux antérieurs, de la même façon que pour K-expérience. Pour l'avant dernière pièce, « le jugement de Zeus », j'ai fait une entorse à la règle. J'ai travaillé depuis une planche neuve, sans idée préconçue, sans croquis préalable et un d'un seul trait de découpe, l'esprit le plus vide possible. Et voici donc, que je dérive vers le figuratif, sans volonté de le faire.

De fait, les orientations autres que précédemment, trouvent peu ou pas d'écho à notre regard.



Pour continuer dans la recherche de l'expression « indéfinitive », d'une sculpture cette fois, je propose la construction d'un travail en volume, deux pièces imbriquées et mobiles : « l'accroche-cœur ».



Accroche-cœur – 2014

Ce sont deux pièces assemblées autour d'un axe, et qui s'orientent sur diverses positions. De facto, l'ensemble repose toujours sur trois points. Cela donne un point de vue de l'œuvre, chaque fois différent. L'accroche-cœur, c'est cette mèche en pointe et en boucle collée au visage. Un nom, pas tout à fait au hasard qui suit son inspiration logique, au sens le plus poétique.

L'ART DE LA CRISE, LA CRISE DE L'ART ...

De cette façon, je tente la possibilité de faire évoluer l'objet dans l'espace, dans notre espace. Mais l'espace, est une notion plutôt vaste et pour le moins indéfinie.

L'espace, celui infini au-delà de notre minuscule horizon, fait rêver l'astronome, l'enfant, l'artiste. L'inconnu lointain ne semble plus passionner une humanité engoncée dans une suite de conjonctures, de dérive des comportements, de crises, crises, et donc aussi mutations de notre société comme de notre humanité, crises et mutations dont nous sommes « TOUS » responsables. Elles sont pourtant la somme des comportements et aspirations de chaque individu sur cette terre. L'Humanité est en mouvement. Les flux migratoires à grande échelle semblent s'accélérer. Et cela a un impact direct et de plus en plus visible sur les identités nationales, pour les pays de départs comme ceux d'arrivées. Les moyens de transports modernes et les nouvelles technologies ont fait de notre monde un nouveau village. Il est clair que ce grand mouvement engendre des nostalgies aux accents réactionnaires, voir terrorisants. Les aspirations, les rêves d'ascension et les promesses de richesses égoïstes seront destructeurs de notre monde au final. Du moins, c'est à craindre très fortement. À défaut d'une terre de rechange, il nous faudra bien songer à voir ailleurs, si l'herbe à une chance d'y pousser verte.

Hybride, mutation, immigration, religion, changement climatique, frontière, énergie, écologie, démographie, terrorisme, capitalisme, dette, finance, émergence : dans ces quelques mots jetés pêle-mêle, je crois que nous avons une synthèse de notre temps, de notre « civilisation de la crise ».

Quel que soit son mode d'expression artistique, l'artiste « moderne » est un témoin, un conteur, un éclairagiste, un chercheur de son époque. Par les médiums choisis, ses lieux d'expositions, le fond et la forme de son expression artistique, il va exprimer, à sa façon, un instantané de son temps.

Je suis un passionné de mon époque, elle m'interpelle, me questionne, m'intrigue, m'effraie, j'y vis, je la vis. Je suis moderne. Par le design et la sculpture, je tente d'en traduire ma vision. Pour le reste, je ne suis pas juge.

Les artistes qui cherchent dans les matériaux nouveaux, les technologies nouvelles comme dans les matériaux les plus simples, voire antédiluviens, de nouvelles formes d'expressions, sont pertinents à mon sens si leur travail exploite la face encore cachée de ces derniers. Hors de toute convention et des certitudes formatées, l'artiste doit considérer le néant comme point de départ pour trouver les voies improbables qui donneront un sens nouveau aux technologies, aux techniques, aux matières. Il innove, il propose, il déroute, il détourne, il invente, il questionne.

Il faut remettre en question les choses bien établies et les certitudes de notre temps, voir l'invisible évidence, et nager à contre-courant. Je crois que c'est ça, être un artiste moderne et contemporain.

Les richesses livrées à l'égoïsme sont autant de clous contre l'élévation de l'humanité, dans sa conscience comme vers l'infini de l'univers. La vraie richesse à venir sera dans la sobriété, celle heureuse et inventive. L'art de la sobriété heureuse, (Pierre Rabhi), doit trouver sa source dans des matières simples, abordables, renouvelables, recyclables, respectueuses de notre environnement autant que de l'humain, voire, issus de la valorisation de déchets. Dans l'expression artistique au sein d'un monde en crise, le fond prend tout autant d'importance que la forme. Mieux, ils doivent se confondre, être globaux. Seulement, les discours, « le questionnement », les bonnes intentions sont sans valeurs

De toute façon, pas le choix, l'humanité doit entreprendre ce voyage dans l'immensité de l'espace infini. Elle doit se libérer de l'emprise de son caillou, de sa terre, de son confort en réduction, de son espace vital qui diminue irrémédiablement. C'est son destin, quoi qu'il en coûte, comme à chaque fois. Cela a toujours été ainsi, découvrir, conquérir de nouvelles terres, de nouveaux horizons, de nouveaux espaces, de nouvelles limites, toujours plus loin, maintenant, plus haut.

Pour les sceptiques, ils auront beaucoup à faire ici-bas, et ça ne sera pas drôle. Pas le choix, pas le choix quoi, il faut s'arracher de là !

Quand commencera le grand voyage, il est certainement probable qu'un autre voyage, celui-là plus intérieur, commencera : ce sera celui d'une humanité nouvel en route vers un devenir, une autre identité, un avenir extra-terrestre, fait de milliard d'étoiles.

GRAVITÉ, OH MA GRAVITÉ, C'EST GRAVE E.T. ?!?!...

Ainsi débarrassé du socle de la gravité terrestre, ce sont des millénaires de création artistique qu'il faut reconsidérer sans rien désavouer, comprendre et trouver la signification de cette perte d'attraction terrestre. Bien sûr, cela ne concerne que l'espace entre deux mondes, entre deux astres.

Bien que toujours cloué sur terre, c'est le regard planté vers la lune et les étoiles, que je m'interroge sur ces formes d'arts futurs et indéfinissables. Déjà, la vidéo se libère des formats et nous immerge dans un espace tri dimensionnel, repoussant les limites de tout cadre, de toute frontière définie. On fait abstraction de toute masse. Forcément. L'art de la vidéo nouvelle commence en ce sens à s'affranchir du poids de la matière. Mais, l'individu terrestre reste confortablement debout ou assis sur son séant, restant de cette façon, toujours le point de référence de toute création. La création, audio-visuelle s'articule généralement sur cet état de fait, malgré tout.

Messieurs, Dames, le voyage qui nous attend va être long. Les sorties de secours sont devant vous à gauche et à droite, mais c'est sans espoir, dans l'espace personne ne vous entendra crier. En cas de mal de l'espace, des aspirateurs à vomi sont à votre disposition, au fond de la soute. Pour les besoins inévitables, vous avez votre combinaison, ou le toilette ventouse. Nous sommes assez nombreux dans cet espace réduit, un planning sera établi pour programmer l'accès aux commodités.

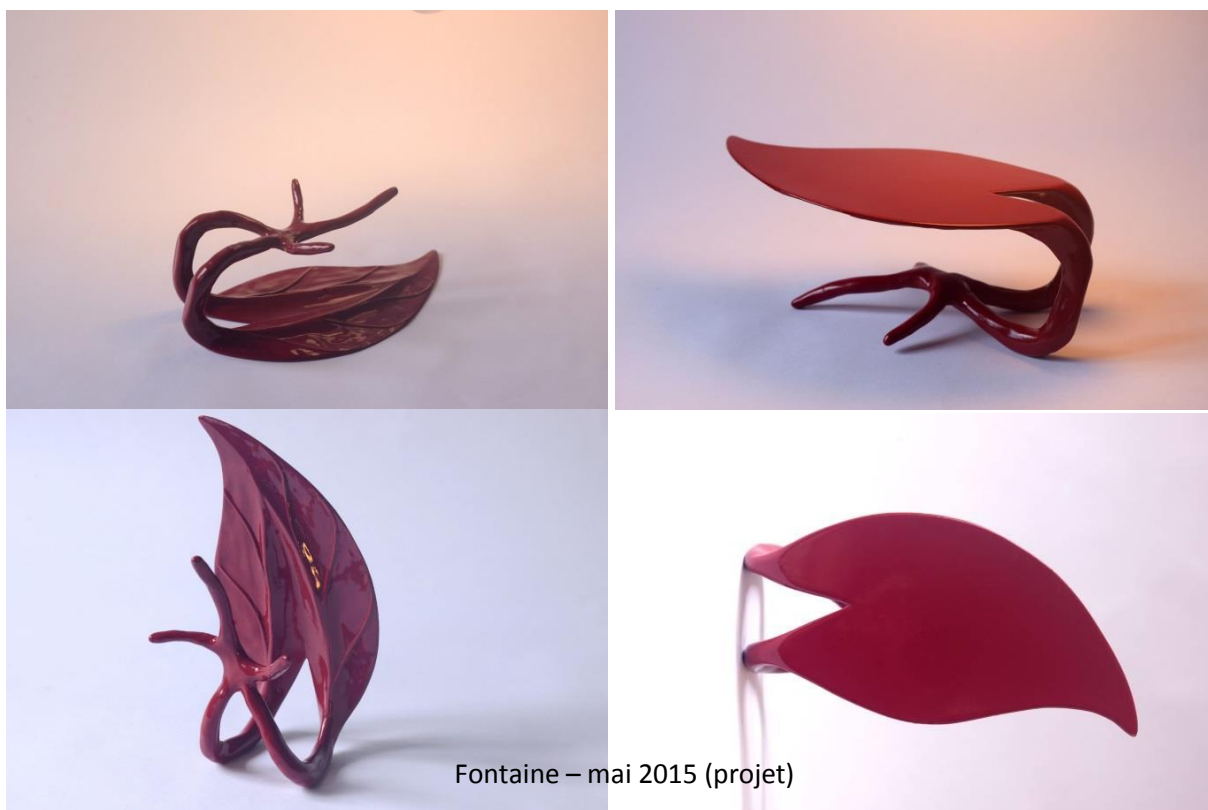
A présent, si vous voulez bien regarder par ici, vous pourrez admirer ce magnifique « bouddha in the garden », d'après R. Mutt ⁽¹⁾. Vous aurez l'amabilité de ne pas déconsidérer le ready made. Il est vrai qu'il tourne doucement sur lui-même, il ne faudrait pas que l'un de nous le prenne pour un urinoir et nous inonde la soute commune. C'est de l'art, c'est tout ce que nous avons pu amener de la terre, qui nous soit commun, un truc de la terre quoi ! Marcel s'il te plaît, ne commence pas à toucher à tout. Les choses doivent être bien arrimées, si on ne veut pas tout se prendre dans les dents, en cas de pépin. Et voilà, que son pote André plonge ses mains dans la fontaine pour en théoriser le sens. Oui mais, avec une telle inconstance d'orientation, comment ne pas avoir le tournis, se sentir pâle. C'est là, à ce moment précis qu'une ligne d'horizon nouvelle et salutaire serait la bienvenue. UN ARTISTE, Y-a-t-il un artiste dans la navette, pour peindre l'horizon ? Lors d'une mission précédente, l'équipage avait choisi un tableau impressionniste, un bateau en pleine mer. Grand mal leur en a pris, tout le long du voyage, tous ont été malades, et la navette dut subir un grand ménage à son retour à la base. Au musée des souvenirs de la terre, sur la base de vie lunaire, ledit tableau a mauvaise réputation, tout le monde l'évite. Et, la faïence devant moi lévite dans notre espace.

Arrivé enfin sur notre base minière, sur la lune, comment appréhender le peu de gravité sur ce désert de poussière (1.622m/s^2). Six fois plus léger que sur terre, il va falloir malgré tout faire très attention à la prise de poids, c'est paradoxal, non ? C'est comme les meubles qui ne pèsent presque rien, qui ne tombent pas à chaque ouverture, des tables, des chaises, qu'un faux geste emporte contre le mur ? On fixe tout, ou on « ready-made » tout ?

Une chose est certaine, on n'est pas venu là sur la lune pour l'art. On est là pour l'hélium 3, et plus si affinité. C'est l'énergie miracle paraît-il, le nouvel Eldorado des grandes compagnies, l'avenir de l'humanité. Le miracle, ce n'est pas certain. La technologie ne semble pas capable de faire baisser le nombre de crétins. Il y a bien eu les progrès de la médecine, la télévision, puis internet, les voyages long courrier et bientôt les voyages vers Mars. Non, rien n'y fait décidément. Allons voir ailleurs, loin, très loin, prendre à nouveau le Mayflower pour construire un idéal. Mais un an et demi de la terre à Mars, ce n'est pas un idéal, c'est un asile de fous, l'antichambre du meurtre ou de la débauche. Vous vous voyez voyager dans ce milieu hostile qu'est l'espace, en en manquant terriblement justement, dans la promiscuité et sans promesse de survie ? C'est là que le miracle est peut-être possible, grâce au moteur à fusion nucléaire, hélium 3 et deutérium. Enfin peut-être. Alors, ce voyage d'un an et demi, voire plus, pourrait s'envisager en quelques semaines. Une nouvelle porte vers l'univers s'ouvrira, enfin peut-être.

(1) Signature inventé par Marcel Duchamp, sur urinoir d'abord baptisé « Bouddha in the garden » puis, devenu « fontaine » en 1917.

Mais pour le moment, la place manque dans mon petit habitat, sur la lune comme sur terre. Il me manque le souvenir de la vie sur terre qui s'oppose à l'envie d'un nouveau style de vie adapté, à un art de vivre sélénien.



Fontaine 2015 reprend à son compte le geste de Duchamp, pour passer d'objet utile à une sculpture sans fonction autre que d'être de l'art. Il ne s'agit pas d'un ready-made au sens originel du terme inventé, mais de remettre en cause tout prédéfini non seulement par l'artiste, mais aussi par le designer, par l'utilisateur. Le geste de retourner l'objet pour le redéfinir et en changer sa représentation, ce n'est pas de changement de point de vue qui est donc suffisant, mais surtout le changement de son orientation qui prime. Et donc, il est bien évident que ce n'est plus à l'artiste, au créateur, d'effectuer systématiquement ce geste. L'artiste n'est plus dans un égocentrisme péremptoire, dans un cent pour cent de son seul fait.

Le ready-made devient une injection d'ADN particulier dans les fluides vitaux du golem.

Nous y voilà, quel sens doit prédominer sans ligne d'horizon ? Le plus sûr est d'être bien arrimé au plafond, enfin si c'est le plafond (question de point de vue). Des dindons perdus dans l'espace infini, qui doivent réapprendre à voler, un balai dans le cul. Après une très dure journée à la mine, la pioche à l'épaule, la combinaison nauséabonde et sifflotant un air joyeux, tout le monde a hâte de se détendre devant une bonne marmite préparée avec amour par Blanche Neige. Ça risque fort d'être décevant.

SPACE BALL, DU COLLECTIF HORS FORMAT

À table, si on peut appeler ça une table, les discussions vont bon train. Nombreux souhaiteraient pouvoir organiser un match de Quidditch, créer un terrain sur le sol lunaire et profiter de la faible gravité. Vous voyez où je veux en venir avec cette histoire de balai. On a bien conscience que cela n'est pas du tout évident. Se balader au-dessus de la lune en combinaison avec un petit propulseur, pour attraper trois balles avec des gros boudins, un doute m'assaille. Même le plus hardi des guerriers Masaïs, comprendrait que le moindre accident risquerait d'être fatal : Fatal Quidditch, le dernier en vie a gagné un ticket pour l'asile des dindons magiciens.

Il est bien évident que le sport dans ces conditions extrêmes revêt une importance vitale. La pratique doit être quotidienne. C'est dans le collectif que l'esprit de groupe et d'objectifs communs, permet de créer des liens plus particuliers, dans une exaltation partagée. Ici, on doit pouvoir compter sur chacun à tout moment, et veiller les uns sur les autres. Comme aux temps des premiers hommes sur terre, nous devons être une communauté d'êtres humains solidaires et bienveillants, ou disparaître.

Plus sérieusement, une structure fermée est plus sûre. Imaginons une forme ovoïde, dont la surface est à peu près à celle d'un terrain de football, soit environ : 50 mètres de hauteur et de 38 mètres de diamètre. Ainsi, enfermé dans cette sorte de gros ballon de rugby ou de football américain, il est possible d'évoluer en toute sécurité, en profitant pleinement de la faible gravité. Dans l'idéal, la mise en rotation du terrain, donnera une attraction artificielle variable, parfait sur la lune comme dans l'espace. Les joueurs auront la possibilité de courir sur la surface intérieure ou de faire un bond jusqu'à un autre endroit du terrain, à condition de bien maîtriser le saut périlleux, sans quoi ce sera la tête la première.

Il faut bien comprendre que le format traditionnel rectangle ne permet qu'un raisonnement de jeu en deux dimensions. Les joueurs vont évoluer dans un terrain mus par une force giratoire aléatoire, et un bond de super héros rend les distances « indéfinies ». La distance d'un point A à un point B est une variable tactique du jeu.

Pour le référentiel (la balle), un ballon de foot américain semble parfait. Pour marquer, il faut insérer le référentiel dans un logement aspirant signalé par un rond de mousse lumineux, d'un diamètre légèrement inférieur, le but. Ah, oui, mais, dans un terrain sans contour ni côté de jeu, il faut considérer que sur les deux équipes, l'une est en attaque, et l'autre en défense, donc. Pour une plus grande variation de jeu, six buts seront répartis sur le terrain. Sur les six buts, cinq refoulent l'air et un seul lumineux l'aspire, assurant un parfait renouvellement de l'air conditionné. Ainsi, le référentiel se retrouve bloqué au moment de la marque, soit à la main, soit d'un lancer précis et direct.

L'équipe qui possède le référentiel est donc en attaque, jusqu'au moment où elle marque ou que l'équipe adverse récupère le référentiel. À ce moment, un algorithme définit le but le plus contraignant pour le nouvel attaquant, qui s'allume. Un round de jeu durera quinze minutes, c'est bien pour une récupération des forces, pour une partie en cinq rounds. Le space-ball est un jeu rapide et d'une grande fluidité. À chaque instant les joueurs doivent redéfinir leur tactique de jeu, en prenant en compte toutes les dimensions, et les changements de zone d'en-but. Les capacités physiques seront soumises à rude épreuve ; bondir, courir, attraper, lancer, se rattraper, se réceptionner, encaisser le choc des corps en plein vol. Des protections adaptées seront à prévoir, et le terrain devra amortir les impacts.

Cela devient intéressant, le public sera en immersion totale dans le jeu. Il n'est pas possible de mettre des gradins, c'est physiquement impossible. Avec les nouvelles technologies audio-visuelles, le spectacle peut dès à présent être totalement immersif. Avec les casques de réalité virtuelle, la caméra 360°, les puissances de calcul incroyables, on peut imaginer mettre le spectateur au centre même du jeu. Il pourra suivre le match en changeant de point de vue ; depuis le ballon, depuis un joueur particulier, d'un point choisi du stade, d'un point de vue général ou même depuis le ballon, pourquoi pas. Il y a là, de quoi vivre l'émotion du sport avec une intensité extrême et absolument vertigineuse. Désolé, de ne vous en dire davantage, les règles et les subtilités du jeu m'échappent encore, on est toujours dans la fiction.

Ce petit intermède sportif, me permet de vous présenter par l'exemple, ce qu'implique en partie, l'ablation de tout horizon, de l'horizontale, de la verticale, de la gravité, du format rectangulaire. Mais surtout, avec « l'indéfini », l'autre (le spectateur) prend une place plus centrale, et organise ses choix, s'il le souhaite. Ce n'est pas là, une définition, mais en partie seulement, les implications de « l'indéfini ».

Bientôt de retour sur terre, enfin, ou dommage, aurons-nous la chance, l'opportunité de faire l'amour durant le voyage du retour. À dire vrai, je ne suis pas certain, comment fait-on dans de telles conditions d'apesanteur. Qui est dessus, qui est dessous ? Il faudra bien s'agripper. Ou préfères-tu que je t'attache au bastingage ? Toujours est-il que l'amour que nous ferons sera différent ici, le poids des corps égal à zéro. Et le poids de la morale égal à la rêverie.

Dans le vide spatial, personne ne t'entendra jouir à l'extase.

C'est bien, allongé dans la salade humide.
L'air est doux, propice à la récolte de pensées.
Pris entre le vert et le bleu, la couleur de la réalité est le nu.

Ne sentez- vous pas comme une caresse, une sensation liquide sur votre flanc gauche ?
C'est la petite bête qui monte, qui monte.
Petit colimaçon qui se perd dans les poils drus de mon ventre.
Il tente son chemin d'agrément vers l'inconnu.
Poisseux, humide, l'hermaphrodite dessine à l'encre irisée l'art du désir.

Les tentacules dressés raides comme des aiguillons,
Il observe l'environnement viril.
Il doit bien savoir pourquoi il est venu !

Au creux du nombril à présent, le voilà qui se love,
Il n'en finit pas de tourner autour du trou.
Il s'emballe le petit gris.
Il convoque l'assemblée des petits cornus.
Les sensations se multiplient, encore, partout l'invasion du peuple colimaçon.

Disparaître, plus de corps, juste une masse là où je m'étais allongé.
Un monticule grouillant d'une lenteur sensuelle,
Ça déborde de caresses charnues.

Voyez la promesse immorale et naturelle.
C'est l'extase en tout endroit, l'échange de sexe, la copulation absolue,
Le miracle sur une souche vivante.
Ridicules sont les humains, enfermés dans leurs carapaces saugrenues.
Ainsi en est-il donc de la morale de l'escargot, qui au plus haut sur l'arbre ne pipe mot :
Des corps aux pieds, des pieds à la tête, souvent mal faites,
Un avis sur tous ses inférieurs,
Homme, Femme, Indécis, ce corps véhicule une âme sans sexe.

QUEL EST TON SEXE ?

Notre esprit s'embrouille d'une chimie organique incontrôlable. Dès l'adolescence, nos hormones sexuelles deviennent un focus de la détermination de notre appartenance sexuelle. Nos fantasmes peu à peu prennent corps et s'installent, parfois pour très longtemps. Nos rencontres, nos expériences, nos désirs, une part inconnue de notre inconscient, la norme sociale, et parfois rien, construisent nos orientations et nos préférences sexuelles. C'est en général à partir d'un idéal ainsi bâti, que nous construisons nos relations amoureuses et/ou sexuelles. Le cadre général de la morale, du moins de la norme sociale judéo-chrétienne, musulmane, et compagnie, n'admet de fait que l'hétérosexualité. Bien sûr, c'est à la base comme ça qu'on fait les bébés. Ma foi, il est heureux qu'on ne fasse pas de bébé à chaque fois qu'on baise, ce serait insupportable. Non que je n'aime pas les enfants, mais que j'aime bien faire mon affaire sans être importuné. Avec bientôt 8 milliards d'individus, il n'y a pas trop à s'inquiéter d'un manque de parties génitales en tout genre, qu'il faudra satisfaire et nourrir. Donc, le sexe n'aurait pas qu'une fonction reproductrice, du moins chez l'humain. Alors, pourquoi on nous bassine, la menace de l'enfer éternel brandi comme une trique, de ce que nous devons faire ou ne pas faire. C'est quoi l'explication ?

Pourtant entre adultes consentants, je n'y vois rien à redire, tout au plus à mater un peu, il me reste tant à apprendre. Dans l'amour, c'est l'attention, la tendresse, l'écoute, la complicité qui comptent le plus. Si de votre avis, c'est le sexe, alors il est à craindre une ambition plus égoïste et ou égocentrée. Il est vrai, et c'est à craindre, que nombre de nos contemporains sont avant tout plus soucieux de leur propre plaisir, que de ce qu'ils pourraient avoir à offrir réellement de bien à l'autre. Faire l'amour, baiser, niquer, tringler, implique au minimum d'être deux. A moins, c'est une branlette. Passé un certain nombre, c'est une partouze ou un gang bang. Je ne vais pas m'attarder sur ces derniers cas, que je laisse à d'autres, la joie de philosopher dessus, ou dessous, ou comme ils voudront.

Porté par l'élan amoureux et/ou par l'excitation, sommes-nous seuls détenteurs de notre propre sexe ? Il me semble qu'à partir de cet instant, nous devrions être plus dans une démarche de partage de notre attribut particulier. Laissant à l'autre si possible, l'envie de se l'approprier, pour son plaisir, son exploration, l'émulation de son fantasme. Dans le sexe, tout est bon, même le cul et autres à-côtés. Reste à chacun, le choix de ce qu'il désire ou ne désire pas. C'est le respect le plus élémentaire. Le dialogue, même silencieux, doit être à la source d'une complicité plus extra sensorielle, plus cochonne peut-être. C'est à vous de voir, ou d'aller voir ailleurs, si l'herbe est plus touffue. Peut-être dans ce cas, après ce temps de réflexion et de recul, j'aime à croire que mon sexe ne m'appartient que pour moitié, échangeant l'autre moitié, contre la moitié du tien. C'est un point de vue rhétorique, non chirurgical, il va de soi. Mais alors, c'est une forme première d'égalité des sexes. Oui, une égalité face au plaisir, ce serait déjà un grand pas en avant. Ne plus se définir par rapport à ce qu'on est, mais aussi par rapport à l'autre, l'autre moitié. Laissez dans votre sexualité, une part libre et indéfinie, jamais tout à fait définitive et libérée des certitudes.

Il n'est donc pas question de genres ou de préférences sexuelles particuliers, ce n'est là pas mon propos. Bien au contraire, il faut les transcender, les dépasser, voir les abolir, au pire, c'est sans importance. La vraie valeur d'une personne est ailleurs.

Nous sommes constitués de deux éléments distincts : un corps, donné à la naissance, et une âme, que je n'explique pas, que je ne peux définir non plus. L'un et l'autre sont liés et indissociables. La seule certitude que l'on peut avoir, c'est que le temps nous est compté pour que tout notre être exulte, par-delà la seule jouissance. La norme ne fait pas le bonheur, et le sexe ne fait pas tout.

Quel rapport avec « l'indéfini » ? Tout simplement, ne plus se définir suivant une norme, une appartenance à un groupe ou un genre en particulier, mais laisser toutes les portes ouvertes. Ne pas s'en tenir à un cadre formaté, ou tout autre tabou. Ne pas non plus rester campé sur ses seuls désirs et fantasmes, laisser un champ de possibilités, d'abord pour soi-même, et à tout autre, sans aucune forme de jugement ni préjugé.



La nuit s'éclaire de trous étranges.

Il aura fallu un titan, patient avec son aiguillon.

D'un bond héroïque le guerrier arracha un dernier morceau.

Une plaie qui se referme parfois, qui se rouvre, qui jamais ne soigne.

Le combat fut féroce, la terre, la mer en témoignent,

Combien de coups de pique pour combattre les ténèbres ?

Heureux le solitaire qui retrouve son chemin.

L'enfant plonge ses rêves dans la voute Célestine.

L'ours et Cassiopée jouent à la balle aux illusions.

Le puzzle des croyances sur des cartes millénaires,

Le dernier cosmonaute cherche encore d'où vient cette lumière.

Le destin de chacun s'écrit-il en braille des étoiles cabotines ?

Ce n'est jamais comme on voudrait,

Les astres taquinent les incrédules et les loups garous.

Cette nuit encore le voile retombe sur des espoirs perdus.

Cette fois pourtant, c'était sûr, c'était possible, à peine croyable,

À deux doigts seulement d'atteindre le firmament,

D'être le géant frappant de tout son courroux.

Il a tant lutté, qu'à présent,

Il dort paisiblement, caché, de l'autre côté du soleil.

Demain, le chasseur d'étoiles gravira une montagne plus haute encore.

Tableau Béton – 2017

LA DIVINITE SANS RELIGION, UNE ABERRANTE VÉRITÉ

Grands mystères de la divine comédie et des religions : dieu doit se sentir bien seul. Quoique, est-on sûr du nombre exact de dieu(x) ? N'invitant personne à remettre en cause sa foi ou son incroyance convaincue, j'insiste néanmoins sur l'adjectif qualificatif de tout être divin. En effet, qui dans tout l'univers, à défaut du moins sur terre, peut se glorifier d'avoir vu le vrai visage de dieu. Personne, les prophètes eux-mêmes n'ont pu voir qu'un voile de lumière. Peut-être tout simplement que cela dépasse notre intelligence ou du moins notre compréhension de la simple notion du « divin ». Et tout le monde de bien vivant admettra, que dix bouteilles du meilleur vin valent mieux que des sermons.

La seule certitude, c'est beaucoup d'encre et de sang versé, pour chaque fois en revenir au même point de départ. Diviser pour régner, c'est la seule chose qui soit commune à la plupart des religions. Comme si dieu était une religion ! Arrêtons d'être des moutons pour l'abattoir. Ainsi pétri d'un savant savoir sur ce qu'ils n'ont jamais vu ni entendu, les hommes de dieu(x), jettent impunément tous les mécréants aux enfers, sans être certains à coup sûr qu'ils puissent exister. L'enfer, il est sur terre, le paradis aussi. C'est juste l'autre, l'humain, qui le définit, qui le transforme, qui nous l'impose, avec qui nous devons vivre. Alors que la promiscuité avec nos congénères dégénère, lui le grand divin, ne nous emmerde nullement, silencieux et non-ingérant.

Dessine-moi dieu : Saint Exupéry, aviateur, écrivain, humain, comprend qu'il est plus évident de dessiner une caisse contenant notre désir. Ainsi, chacun est libre de voir à l'intérieur de cette caisse, l'objet très exact de sa croyance. C'est bien que nous sommes tous incapables de nous mettre d'accord sur ce que nous savons, ou ce que nous croyons savoir de dieu(x), pire, comment nous devons croire.

Croire en dieu(x), ne nous rend pas meilleurs pour autant, ni pires d'ailleurs. Cela nous permet, au mieux, d'appartenir à un groupe particulier. Oh non ! Toujours la même chose ! Ce problème récurrent d'identité qui nous afflige et nous cloisonne ! Un format, encore un, dans lequel vous trouverez tout le nécessaire, pour une vie de mouton dévot, bien sous tous rapports, suivez bien les indications du mode d'emploi, le paradis est au bout de vos peines et de votre abnégation soumise aux interdits et au calibre de la morale. Nul ne peut le voir, mais on voit bien les dégâts que nous causons à sa plus grande œuvre. Peut-on croire, après des millénaires de vénération, à quel point nous sommes stupides, à couper la branche sur laquelle nous sommes tous assis, à brûler la terre qui nous nourrit, à empoisonner l'eau de toute vie, la nôtre comprise, à vendre l'avenir de nos enfants ? Tu peux prier tant que tu veux, une seule action peut faire plus que mille prières. Et chaque jour, je prie plus que tout autre croyant, enfin j'essaie.

Bien sûr qu'il(s) existe(nt). En personne, un ange me l'a dit. Il n'avait pas de caisse, pas de religion, pas de livre saint, pas de sermon, aucune vérité à me vendre. J'ai seulement vu qu'il y avait là, de la vie, d'autres humains, des plantes, des insectes et des animaux, des étoiles, comme autant de soleils, des mondes lointains et inconnus, et une volonté pour réaliser nos rêves. Mettre dieu(x) dans un livre ou une caisse à tout prix, c'est pour nous le vendre. Je ne vois pas d'autre raison.

Dieu est amour, une certaine formulation de « l'indéfini », c'est tout. Une civilisation de l'amour, ça ne s'est encore jamais vu. L'homme aime trop faire la guerre et prendre la terre qui ne lui appartient pas. Les rois, les seigneurs, les présidents, hommes et femmes dans tous leurs états, sont aveuglés par l'or des saints. Une auréole ne s'achète pas.

Alors, dieu(x) ! Venez boire un coup à la maison quand vous voulez.

Et dieu vint à la maison, et se bourra la gueule, en pleurant des misères que l'homme se fait.

Sourd(s) aux prières des imbéciles, il(s) voulai(en)t de la musique, seulement de la musique à tue-tête.

J'ai mis de la musique, que pouvais-je faire d'autre, un bon métal qui ramone les esgourdes.

C'est alors qu'elle m'avoua sa vraie nature.

Et oui, dieu est une femme, refusant dès à présent et en ma compagnie, le port du voile phallique.

Mille questions se bousculent soudainement.

Sur le point d'ouvrir la bouche, dieu(x) se dénude(nt) et me tend(ent) une main frêle et fragile, maladroite.

Les yeux fermés, mes mains dans la sienne, se posent sur ses hanches graciles.

Sentir la beauté plus que la voir, devenir lesbien plus que phallocrate éreintant,

Allongeons-nous sur le toit du monde.

La glace sera notre cercueil d'éternité.

La chaleur parcourt les êtres qui s'aiment et la mort s'éloigne.

Horrible gueule de bois, seul à nouveau dans mon lit,

Dieu est reparti, travailler à l'hôtel de l'étoile du nord.

L'atmosphère rance des émanations d'empilement de bouteilles vides,

Ouvre la fenêtre et regarde la pluie tomber.

Dieu(x) pleure(nt) de t'avoir laissé si seul.

CIVILISATIONS ET NATIONS DES CIVILS : GARDE A VOUS !...

Léonidas portant son casque, l'Egyptien marchant de biais, Napoléon la main dans le pantalon, les Indiens avec leurs plumes sur la tête, Hitler une plume dans le cul, mon col mao bien boutonné, on se fait rapidement une idée d'une époque, d'un simple visuel. Comme un logo de marque au coin de chaque page de nos livres d'histoire. Notre inconscient ou notre conscient collectif, ne manque pas d'images ni de caricatures pour désigner telle ou telle civilisation. Ainsi, après quatre cent mille ans, la préhistoire de Monsieur et Madame Neandertal se résume-t-elle à une mimique simiesque aux arcades protubérantes et un grognement de circonstance. Le raccourci popularise plus facilement l'identité d'une population, c'est vrai encore maintenant : les Français portent un béret et mangent de la baguette avec du fromage qui pue, ce qui n'est pas totalement faux.

Pourtant, rien n'est plus faux. Il reste plus encore à découvrir et à tordre le coup à toutes ces certitudes. Nous avons bien une idée du cadre de toutes ces histoires. Mais le cadre bouge sans cesse, et tout le monde semble s'en foutre. Certainement de peur de devoir remettre en question certains poncifs et autres certitudes apprises de haute lutte. Luttant avec force, que personne ne touche aux héros anciens, ou ne questionne les incohérences de nos héritages identitaires. Comme tous nos grands chefs, le sang des néphilims coule dans nos veines, et un désir ardent d'être plus encore des géants, des héros parfaits, plutôt que des anges déchus, fût-ce au prix de la dictature.

On n'en finit pas d'ailleurs. Ce sont toujours les mêmes discours, de l'histoire comme de la religion, comme si c'était lié, d'où vient la justification du pire ou du moins pire. L'homme fort au pouvoir conduit la nation plus haut que son cul. En altitude, les pets sentent bon, plus qu'en bas à les en croire. Qui vote pour celui qui veut entrer dans les livres d'histoire devrait se poser la question : quelle histoire ?

C'est très récent comme découverte : j'aurais dans mes gènes ariens, hum je veux dire humains, une petite partie de gènes néandertaliens. Horreur absolue ! Il faut réécrire « Mein Kampf » ! Seuls peut-être les aborigènes seraient sapiens de pure souche. Purs et peuple élu de droit divin donc, dieu se moque bien, elle rit du spectacle comique, comme elle pleure. Rien, n'est finalement plus néfaste que de nourrir la populace de certitudes immuables, sorties d'on ne sait quel bonnet d'âne. C'est la base d'une bonne politique nationale.

Le doute m'habite, la main dessus pour cacher, et le pantalon aux chevilles. Poussière de prétention, qui navigue d'un peuple à l'autre, sans trop regarder son visage dans un miroir. On préfère les belles photos ou la peinture classique, aux murs des ambassades et des cabinets ministériels. L'orgueil des nations, orchestré en coulisse par les grandes éminences grises, premiers de cordée, ou imbéciles notoires, s'organise pour le bénéfice d'une seule élite. Les restes seront pour les chiens. Peu importe le système politique en place, on trouvera toujours les mêmes arrogants, nourris aux crabes, pervertir pour leur compte, la gloriole, l'immensité de leurs égos, le meilleur des mondes en dystopie.

Et pourtant, de tout temps, partout, des fous que l'on appellera « héros », résistent et parfois écrasent l'oppression. Porté par la foule en liesse, heureuse d'une promesse nouvelle, d'un soleil parfait, d'un labeur moins dur, le héros prend place au sommet du pouvoir et de la confiance. C'est ainsi depuis la Grèce antique, il est l'homme providentiel, qui chasse la corruption et les rois faibles, pour devenir tyran. Rien n'est plus incertain que les intentions politiques des grands hommes de pouvoir. Par chance, il reste quelques poètes et d'autres fous à ne pas être totalement dupes. Les civilisations, les empires, ils ont bien tous eu tort, de croire les bâtir pour mille ans, que leur dynastie ne pourrait s'éteindre. Les hommes et les femmes, les générations suivantes, décident finalement pour eux-mêmes ce qui sera vraiment le mieux, même si c'est pire parfois. Non, l'humanité n'est pas douée pour une permanence de civilisation idéale et impériale.

Les traditions, les cultures, les peuples mêmes, c'est un mouvement constant, qui conduit inévitablement à la civilisation suivante, un berceau de la prochaine encore. On essaie tout, pour se plaindre que tout va mal, que ça ne marche pas, que c'était mieux avant, et on recommence avec les mêmes. C'est comme vouloir repeindre sans cesse toujours le même tableau d'un bouquet de fleurs : il y en a toujours un à se plaindre, à dire qu'il peut mieux faire.

Rien de ce point de vue-là, n'est assurément définitif. Le tableau des civilisations et des peuples change constamment, sans changer de schéma. Les points de vue ne sont jamais les mêmes. Les nouvelles découvertes éclairent des zones d'ombres, qui parfois étonnent ou fâchent. Et, les images qu'on en a sont toujours pareilles. Malgré tout, on prend conscience de plus en plus, que les gens d'autrefois d'où qu'ils fussent, n'étaient pas si différents de nous, sans qu'aucune comparaison ne soit certaine, ou possible. Certes, cela ne change en rien notre quotidien, mais cela devrait nous permettre de mieux comprendre qui nous sommes et d'où nous venons, de mieux comprendre l'autre.

SYNTHESE DE L'INDÉFINITIF

Comment se fait-il que j'aie pu ressentir le besoin irréprensible d'écrire ce manifeste de l'indéfini, et accessoirement aussi quelques poèmes de temps à autre ?

Dans l'équation de mon profil scolaire, c'est une impossibilité, une aberration. Maudit d'un triple dys, c'est contre ce déterminisme que je dois affronter mes pires peurs, l'écrit en est un exemple. À mes mains, je peux leur faire faire pratiquement tout ce que je veux. Elles sont d'une intelligence habile avec tous les outils et matières possibles. Mais, le simple fait de former une lettre, un ensemble de lettres me demande un effort de concentration épuisant. Cette tare est mon démon depuis la maternelle. Alors, j'ai fait un CAP de carrossier automobile pour commencer.

Ce manifeste est le résultat de six ans de recherches et de questionnements. Du design à l'art, peu à peu, s'est dessinée une démarche globale, que je tente ici de restituer dans l'écrit de ce manifeste. Au fur et à mesure que l'écriture avance, il me semble que ce texte va au-delà du seul domaine artistique, pour aborder notre humanité de façon plus large.

Avant de proposer une définition plus synthétique de « l'indéfini », je vous propose de revoir quelques définitions diverses, dont le sens ou le contre-sens peut nous permettre de saisir plus aisément ce mot étrange et inventé, pour correspondre au mieux à cette approche artistique :

Définitif : Il est illusoire d'espérer qu'une pensée puisse être immuable. Toute chose, tout être, jusqu'aux plus grands empires, rien, absolument rien n'a pu supporter les assauts du temps et de la raison. Les hommes eux-mêmes n'hésitent pas à changer les lois, ou à balancer les dieux anciens du haut de leur piédestal. Cela ne peut se concevoir que dans une durée de temps déterminée ou non. Et, pour le plus buté des butés, le plus abject des réactionnaires, nous attendrons sa mort pour balayer d'une pichenette, la dictature de ses positions.

Défini : Suivez bien les prescriptions de cette ordonnance. Car le diagnostic est sans appel, c'est la mort assurée sinon. Faites comme il est écrit, ne changez rien de la posologie, matin midi et soir. Vos petites pilules rouges et jaunes ont une chimie bien particulière. On a pour cela, suivi tout un protocole d'élaboration très précis, comme il se doit pour votre bien. Mais attention, notre éthique nous oblige à vous prévenir que, suivant le cursus habituel de la vie d'un être humain, vous mourrez quand même. Et ce sera définitif.

Fini : Comme si la vie d'un être qui s'achève était le point ultime de son existence, la mort définitive de ce dernier. Du début jusqu'à la dernière borne, il reste du voyage le souvenir des rencontres. Est-ce vraiment la fin, ou la promesse d'un autre voyage. L'incertitude, à moins que cela ne soit une forme d'ignorance, de ce qu'il y a après toute fin de soi, nous amène à croire ou à conserver les souvenirs.

L'œuvre de l'artiste, s'achève-t-elle au dernier coup de pinceau, ou sur le crochet de son propriétaire ?

La fin, n'est-elle pas plutôt une sorte de phase transitoire vers une continuité « paradoxale » ? C'est peut-être une forme littéraire, pour aider l'esprit à définir la dernière limite d'un champ, ou l'aboutissement d'un effort

Infini : Sur un cercle parfaitement dessiné, passe ton doigt en suivant le trait. L'obstacle marquera la fin de l'infini. Le cercle se sera effacé bien avant et ton doigt réduit à néant. L'impossibilité de saisir le début d'une ligne sans fin, rend fou. De fait, tout le monde s'en fout. Nous restons au niveau de

compréhension de ce que peut contenir notre champ de vision, ou de ce que notre esprit peut saisir. Ainsi, dénué d'omniscience pour pouvoir mettre l'infini en bocal, l'humanité continue à tourner en rond. Entre l'infiniment petit et l'infiniment bête, même son égo ne tient pas dans la plus grande des malles.

Quand enfin, nous aurons fait le tour de l'infini, les vrais problèmes sur la terre seront résolus, une fois pour toute de façon définitive, c'est certain. Il n'en restera rien à coup sûr.

Indéfini : J'ignore qui vous êtes, mais vous existez, là, maintenant, à lire ce manifeste. Votre regard décrypte une tentative de langage. Mon nom, vous le connaissez et plus encore de moi. Et j'ignore tout de vous. Cette page ne me rend pas l'image de vous, lecteur. Humain certainement, extra-terrestre peut-être. Qui sait, si je vous rencontrerai un jour, un jour ou une nuit.

Infinitif : L'art doit être un projet d'action, une proposition de situation. C'est comme cela qu'une œuvre indéfinitive devient un verbe qu'il faut conjuguer dans la situation du temps présent, passé et futur. Sans « l'action » initiée par le sujet, l'œuvre n'existe pas.

Prédéfini : Tout est dit dans le cadre et dans l'immobilisme de la statue, la gravité est toujours le préalable des formes matérielles. Le cadre, le format, la condition immuable et réactionnaire, n'est pourtant pas un fait de l'ordre du naturel, seulement un impondérable des lois de la physique.

Cavaliers de l'anarchie apocalyptique, chargeaient l'âme au clair les panses garnies de certitudes, des serviteurs de l'ordre établi, de la facilité commune. Faut-il encore pour ce siècle, refaire ce qui a déjà été fait par le passé ? Il n'est pas question de changer de boulangerie, pourvu que le pain soit toujours le meilleur, mais de construire des modes de pensées et d'actions différentes.

A dada l'artiste, l'avenir se lit depuis ta poésie. Si tu ne fais rien, demain n'existera pas. Au galop l'anarchiste, foule aux sabots, les préalables établis de la création, pour revenir à la source du néant pour tout commencement. Chevalier « anartiste », il te reste une minute à vivre.

Déterminé - prédéterminé : De manière tacite, nous considérons qu'un tableau s'accroche au mur, qu'une sculpture repose sur son socle dans un sens bien défini à sa création. Les règles de la gravité terrestre font le reste. À la création de tout objet ou de toute œuvre, on fixe, on précise, on décide de sa finalité. De l'humain à l'objet, un parallèle semble établi dans notre capacité de jugement particulier et général à partir de principe moraux, éducatifs et sociaux. Comme si chaque chose, ou chaque individu devait être dans une case déterminée ou une catégorie prédéterminée, et que, rien ne doive en sortir. Nous ne faisons sûrement pas exprès. Mais la surprise est parfois là, quand celui, déterminé, mu par sa volonté propre, sort enfin de son carcan, tordant le cou à un certain déterminisme.

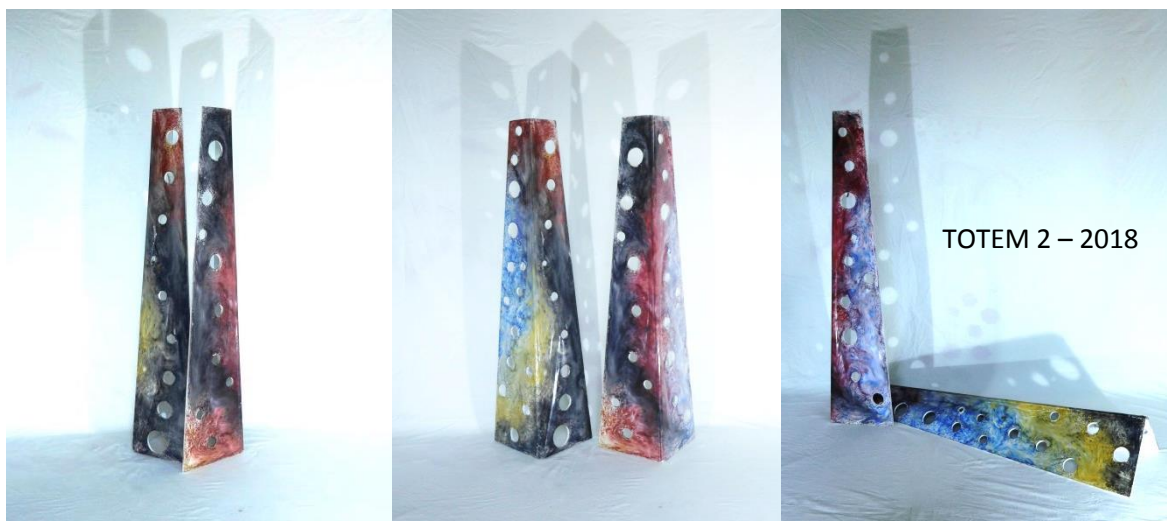
Regard : il est intéressant de considérer en préambule, les 6 regards sur l'œuvre d'art d'après ce qu'en dit Jacques Rouveyrol⁽¹⁾ : Le regard *païen* ou *idolâtre*, Le regard *byzantin* ou *iconique*, Le regard *occidental chrétien* ou *symboliste*, Le regard *spectateur* ou *moderne* (de *presque passif* à *plus ou moins actif*), Le regard *acteur*, Le regard *aveugle*.

Ainsi, muni d'une multiplicité de regards, il demeure que le regard du spectateur n'est qu'un moment.

(1) Professeur agrégé de philosophie, professeur d'histoire de l'art et artiste peintre – Bordeaux, France.

L'indéfinitif, prend son sens dans l'action qui suit celle, créatrice, de l'artiste. On peut considérer cette action comme une forme plus ou moins courte de happening, au moment où « l'autre », celui qui se saisit de l'œuvre, va en définir l'orientation, la direction, l'utilisation parfois, ou la non utilisation, la forme, la mise en scène parfois, mais plus encore « l'autre » influe sur l'impression première de l'œuvre, sans avis ni réclamation de son géniteur.

Avec l'indéfinitif, il n'y a plus à considérer la frontière, les limites définies entre celui qui crée et celui qui accroche, et qui donc finit ou redéfinit le travail de l'artiste. De même, les limites de genre, entre sculpture et peinture par exemple deviennent plus floues, ou disparaissent, voire, deviennent un autre territoire, entre art et design, entre utile et inutile, entre conceptuel et réel. C'est l'affirmation d'une variation, d'une remise en question, d'une redéfinition, dépendant d'une action d'une ou plusieurs personnes. Le créateur n'est plus acteur de la phase juste avant le regard, juste avant l'interprétation. De même, l'indéfinitif, l'art indéfinitif, invente chaque fois sa propre forme, esquivant de fait tout autre format ou standard.



Pour premier exemple ici avec « **Totem 2** » : Le postulat de départ est de plier un tableau en deux. C'est un tableau qui peut dès à présent se poser au sol ou sur un meuble. Son orientation n'est plus définie par son accroche murale, seulement par son centre de gravité. C'est un diptyque dont les deux tableaux n'ont pas besoin d'être reliés. Ainsi, les deux parties peuvent se positionner et s'orienter pratiquement à l'infini.



Pour second exemple, la « **Pokechaise** » : une chaise, ce n'est pas quatre pieds, c'est une position de confort occidentale particulière. Ainsi, en partant d'une planche découpée, on se concentre sur la façon d'emboîter un dossier et une assise, le plus simplement possible. C'est une revisite moderne et actuelle de la chaise à palabre (ou chaise africaine, dit-on aussi), mais en respectant la tradition de l'occident. Il n'y pas besoin d'outil pour la monter ou la démonter. Les quatre pièces s'emboîtent, sans autre accessoire.

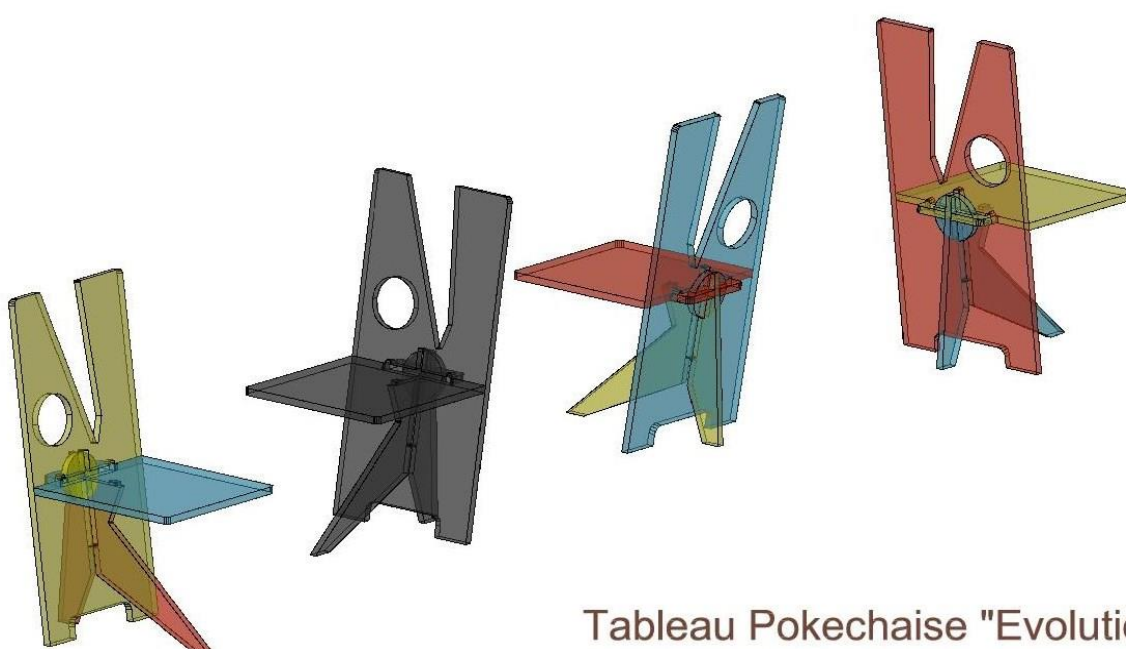
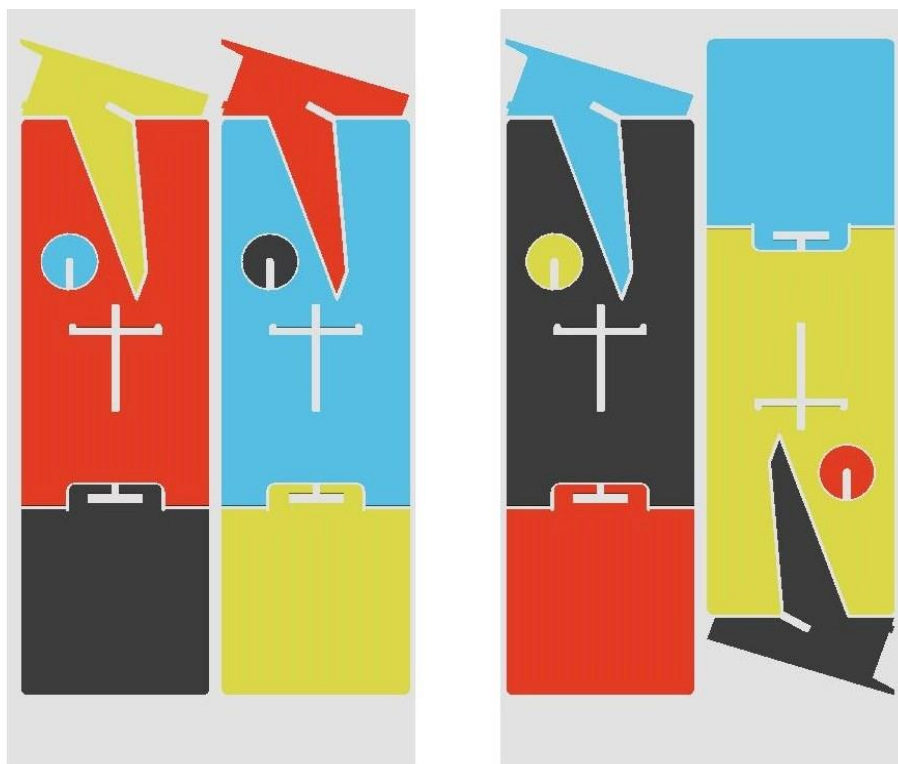


Tableau Pokechaise "Evolution"

Projet – 2016

Je m'assois, c'est une chaise.

Je me lève, c'est une sculpture.

Je la démonte, c'est un tableau.

Je la présente, c'est un jeu.

Enfin, pour dernier exemple de l'indéfini : **L'horloge entropique.**

A partir d'une horloge à huit heures moins le quart et trente-deux secondes, au bout de chacune des trois aiguilles, j'installe trois autres horloges, à la même heure. Et, j'installe à nouveau neuf autres horloges au bout des aiguilles, et ainsi de suite. Pour bien voir l'ensemble des mouvements d'aiguilles, je les rends plus graphiques et visibles, avec des formes et des couleurs très variées, à la façon de Kandinsky. Par principe théorique, les mouvements ne sont pas gênés par l'empilement des mécaniques. Ce tableau mécanique ne marque plus le temps, comme une horloge, mais le temps devient acteur de l'œuvre.

Cette représentation du temps et des mouvements du temps, offre une vision chaotique, qui, si elle n'est pas prise dans son ensemble devient imprévisible. Par moments, l'aiguille d'une minute sera plus rapide qu'une autre de seconde. L'heure pourrait dépasser la seconde moins rapide, presque à l'arrêt. Pour peu qu'une des horloges vienne à prendre du retard, l'algorithme du temps en serait perturbé et le désordre grandissant.

Voici un tableau dont les limites sont indéfinissables par nature car très variables et en mouvement constant. Le mouvement toujours horaire, me semble-t-il, pourrait bien rappeler le mouvement des astres et des galaxies dans l'univers.

L'UNIVERS

L'univers justement, n'a toujours pas atteint la majorité, n'a toujours pas le droit de vote. Il grandit encore, il s'étend, il continue son expansion, repoussant les limites de son être. Information de dernière minute, on vient de retrouver la petite Lola, la dernière petite galaxie, que dieu avait laissée à l'accueil. Après un recomptage extrêmement rigoureux, Lola est la deux milliardième galaxie de l'univers. Enfin, on n'en est pas trop certain encore. Forcément ça bouge tout le temps. Par exemple, il est probable que notre propre galaxie, la voie lactée, fusionne avec une autre voisine, dans une colossale collision d'astres. Pour avoir une idée plus précise, voire très précise de la boutade, notre galaxie qui n'est pas la plus grande, compte environ deux milliards d'étoiles. Donc si je compte bien, à quelques soleils qui disparaissent et qui apparaissent, 200 milliards d'étoiles X 2.000 milliards de galaxies égale 400.000 milliards d'étoiles dans notre univers. C'est juste pour avoir une idée de grandeur. Restons modestes.

Oui, mais voilà, notre univers ne serait peut-être pas le seul. Et, on a aucune idée de combien d'autres, ni même si cela a un sens. Soyons réalistes, on ne va pas aller les visiter de sitôt.

Bref, ça bouge tout le temps, ça n'a pas vraiment de limites claires, nos connaissances sur le sujet fluctuent sans cesse, ce n'est même pas infini (on ne sait pas tout à fait) et ça ne paye pas mon pain ni les croissants de la boulangerie. Pour ma part, tout ce que j'ai comme certitude à ce jour : l'univers, d'une insondable beauté, est indéfini.

JYB le 06-07-2018 à 18h14